

de pouvoir lui offrir l'hommage de la reconnaissance de tout un peuple, car, en cela je ne suis que l'organe fidèle des sentiments de mes compatriotes. De tous les hommages, c'est celui auquel un homme à idées élevées et à sentiments généreux comme M. Rameau se montre toujours le plus sensible.

M. Rameau, catholique convaincu, sait bien que le sentiment religieux n'exclut pas celui de la liberté et que l'on peut être bon catholique sans être absolutiste. Aussi m'a-t-il paru persuadé que le citoyen pénétré des sentiments que le catholicisme inspire, de l'esprit d'abnégation et de sacrifice qu'il commande, sera beaucoup plus propre que l'égoïste ou le sybarite à faire fonctionner les institutions libérales et à en recueillir les fruits. S'il est des hommes qui méritent bien des amis de l'humanité, qui comprennent bien les besoins de l'époque à laquelle nous vivons, ce sont des hommes comme Montalbert, Lacordaire, comme M. Rameau, qui travaillent à démontrer que le problème du jour, celui de l'accord de la religion avec la liberté, n'est pas insoluble et que l'exercice de l'une peut très bien se concilier avec la pratique de l'autre. L'immortel Pie IX, lui-même, l'aurait résolu dans ses propres États si la révolution n'était venue interrompre le cours des réformes dont la pensée le rendra toujours cher aux amis d'une sage liberté fondée sur le respect de l'ordre et de l'autorité.

Ajoutons à la louange de M. Rameau que son attachement bien naturel à l'origine à laquelle il appartient n'a rien d'exclusif, rien qui se ressent de ces préventions nationales, indices d'un esprit étroit et peu éclairé. Il sait reconnaître les qualités de la race la plus digne de lutter avec la race française sous le rapport des sciences et des lumières, et digne comme elle de marcher à la tête de la civilisation européenne.

Ceux qui ont eu l'avantage de lire le voyage de M. Rameau en Acadie, publié dans l'*Economiste Français*, ont pu se convaincre de la vérité de ce que je viens de vous dire. Rien de mieux pensé, selon moi, que quelques-unes des observations de l'auteur sur le caractère du peuple anglais et le sérieux de ses idées qui, d'après M. Rameau, explique le secret de la force de son régime politique. Rien de plus judicieux que les remarques suivantes que vous me permettez de citer textuellement. Leur justesse frappante et l'à-propos même qu'elles ont en ce pays ne peuvent que vous les faire goûter autant que je le fais moi-même.

« Depuis soixante ans nous proposons (en France) le difficile problème d'établir une société heureuse et bien assise, tout en accordant la plus grande indulgence à nos passions et à nos plaisirs. A cette fin nous nous sommes efforcés de copier les institutions des Anglais, excellente intention, sans doute ! Mais ceux-ci n'ont obtenu tant de fruits de leurs institutions libérales que par une plus rigoureuse tenue dans leurs idées coarctées, et une moindre indulgence pour eux-mêmes. C'est à peu près le contrepied de notre manière de faire, et tant qu'on n'imitera pas le sérieux de leur vie et de leurs idées, on vain ou leur empruntera des formes et des exemples. »

Je ne crois pas froisser les sentiments de mes compatriotes en faisant remarquer que nous aussi nous pouvons faire notre profit d'aussi sages réflexions, car si nous avons hérité de quelques-unes des qualités brillantes de nos ancêtres, nous avons aussi un peu de cette indulgence pour nous-mêmes, incompatible avec le sérieux de

mœurs et d'idées qu'exige le fonctionnement des institutions politiques dont nous jouissons.

Quand un pays possède des hommes aussi vertueux, aussi éclairés que M. Rameau, il n'y a, pour ce pays, aucun danger de voir s'agrandir le cercle de ses libertés. C'est le vœu que je forme pour la patrie de M. Rameau, persuadé qu'à toutes ses brillantes qualités, elle ajoutera celle de se gouverner comme son illustre rivale, avec sagesse.

Messieurs, en terminant, je crois devoir vous dire que, pour ma part, j'ai pensé ne pouvoir célébrer notre fête nationale qu'en adressant un mot d'éloge à quelques-uns de ceux qui ont témoigné de la sympathie pour notre pays, et par leurs talents et leurs écrits, ont contribué à le faire connaître avantageusement. Je ne doute pas que cet exemple, si surtout il est suivi par des orateurs plus éloquents que moi, ne contribue à concilier au nom canadien l'estime et le respect dont je le crois digne, et dont je désirerai toujours le voir entouré et ici et à l'étranger.

### L'INTEMPÉRANCE.

Discours prononcé par F. X. A. Trudel, ser., Avocat, à une assemblée de la Société de Tempérance, section St. Jacques. (Février 1863).

Parmi les institutions que le christianisme a consacrées pour le bonheur des peuples, il n'en est pas qui soit plus cher au cœur du citoyen honnête et du vrai chrétien, que ces belles associations de tempérance dont les fruits son si précieux pour la société.

Aussi est-ce avec un sentiment de joie bien profond que nous voyons cette assemblée si nombreuse, ce grand concours de nos compatriotes de cette ville se presser dans cette salle, pour rendre hommage à la tempérance chrétienne et s'enrôler courageusement sous son glorieux drapeau.

Vous avez compris, messieurs, quels maux incalculables cause parmi nous l'intempérance, cette source féconde en crimes de toutes sortes, ce vice qui de tous temps a soulevé la répulsion du monde entier, cette plaie, la plus hideuse de toutes, parce qu'elle dégrade l'homme et ruine les sociétés ; vous avez compris qu'il était du devoir de tout honnête homme d'opposer une digue à ce torrent dévastateur : Alors vous n'avez pas hésité à venir protester hautement contre l'abus déplorable des boissons, au nom de la religion, au nom des lois, au nom de la nationalité canadienne française, au nom de l'humanité.

La question de l'intempérance n'est pas nouvelle pour vous. Il n'est pas une contrée de notre beau pays où ce fléau n'ait sévi d'une manière déplorable ; pas un lieu, si retiré qu'il soit, où ce vice hideux n'ait traîné les haillons de sa misère. Qui de vous n'a pas rencontré, une fois au moins, cet être malheureux que l'on nomme l'ivrogne, cet infortuné qui semble avoir abdiqué toute dignité humaine pour revêtir la livrée de l'ignominie ! Et s'il en était quelqu'un dont les yeux n'auraient jamais été frappés des horreurs de l'intempérance, les instructions si remplies d'édification et de bons sentiments, que le zèle et la charité inspire à votre digne et éré auraient été plus que suffisants pour lui faire comprendre combien ce vice est funeste au bonheur de l'homme et indigne du caractère chrétien. Il ne nous appartient pas, à nous qui sommes si au-dessus de leur ministère sacré, de soulever les secrets de la conscience humaine et de vous parler de l'intempérance en vue d'une autre vie : C'est déjà